

antérieures familiales, scolaires et en classes préparatoires civiles ou militaires, toujours saisis sous l'angle de la classe sociale, qui expliquent les rapports différenciés à l'institution militaire, à ses valeurs, et les trajectoires spécifiques des officiers. Le chapitre 6 va ainsi au-delà d'une démonstration visant à établir que les moins bien dotés se retrouvent au bas de l'échelle des officiers, ce que les statistiques auraient suffi à démontrer. Ce sont les logiques d'engagement qui sont données à voir, clivant les officiers entre les héritiers de la bourgeoisie catholique traditionnelle, qui s'inscrivent dans l'entretien de leur *habitus* par l'entrée dans l'institution militaire, et les anciens sous-officiers, déçus par l'institution scolaire et en recherche de reconnaissance symbolique, l'armée leur permettant d'échapper à un certain déclassement, objectif ou subjectif. Certainement, d'autres caractéristiques sociales, comme l'âge, le sexe ou la « race », permettraient de compléter cette déconstruction du mythe méritocratique et de complexifier le rôle des socialisations antérieures quant à l'acquisition de capitaux valorisés par l'armée (un court sous-chapitre aborde la question des officières, tandis que celles des minorités religieuses et des individus issus de l'immigration ne sont que rapidement évoquées). Néanmoins cet ouvrage ouvre une brèche éclairante vis-à-vis de l'égalité proclamée par l'institution militaire française et de son image d'ascenseur social.

Si la structure de l'ouvrage – qui opte pour une logique de remontée progressive à l'origine des clivages sociaux – est originale et convaincante, elle prend cependant le risque de perdre le lecteur. *trice.s* peu accoutumé.e.s au monde et trajectoires militaires de par cette logique quelque peu antéchronologique. Le plan de la démonstration, que l'on ne rencontre qu'en page 233, soit au dernier chapitre, aurait permis de situer plus clairement la démarche en amont de la restitution de cette enquête astucieusement menée.

Stéphanie Monay –

Université de Lausanne, CRAPUL

Gourarier (Mélanie) – *Alpha mâle. Séduire les femmes pour s'apprécier entre hommes.* – Paris, Seuil, 2017 (La couleur des idées). 240 p.

Apparue à la fin des années 1990 aux États-Unis avant de se développer en Europe, la « Communauté de la séduction » regroupe de jeunes hommes qui adhèrent à l'idée selon

laquelle la masculinité serait menacée de disparaître, à la suite des décennies de féminisme et de lutte pour l'égalité des sexes. Entre 2007 et 2010, l'anthropologue Mélanie Gourarier s'est immergée dans une « Communauté » de la région parisienne au sein de laquelle des *coachs* en séduction monnaient leurs conseils à de jeunes « *loosers* » de la drague et promettent de faire d'eux des « Alpha Mâles » s'ils intègrent diverses règles et méthodes, dont la première consiste à ne pas déboursier d'argent pour séduire une femme. À la croisée des études sur le genre et de la sociologie des mouvements sociaux, cette enquête engage une réflexion sur les rapports de pouvoir contemporains entre les hommes et les femmes, mais aussi entre les hommes eux-mêmes.

L'ouvrage s'ouvre sur l'émergence du paradigme de la « crise de la masculinité ». Ce type de discours, caractéristique du groupe étudié, prescrit ce qu'un homme devrait être, en fonction de ce qu'il aurait été et ne serait plus. L'enquête de terrain permet de rendre compte des usages de cette rhétorique, largement véhiculée sur internet, ainsi que dans des ouvrages de psychologie populaire (*pop psychology*) ou de développement personnel. Comme le souligne l'auteure, les pratiques de la Communauté participent de l'élaboration d'une cause collective dont l'enjeu n'est autre que la défense de prérogatives masculines. La recherche montre comment ces jeunes hommes, issus de catégories sociales favorisées, reprennent malgré tout à leur compte les moyens de la contestation minoritaire pour revendiquer une place qu'ils estiment perdue, à la faveur d'une inversion supposée des rapports de force entre les hommes et les femmes. Le livre rend principalement compte du parcours « communautaire » d'un nombre restreint d'adhérents, qui sont les figures centrales de la Communauté. L'enquête s'appuie sur une vingtaine d'entretiens réalisés avec des *coachs* et des apprentis séducteurs. Les paroles recueillies par M. Gourarier sont astucieusement complétées par celles que ces hommes peuvent exprimer sur leurs blogs personnels ou sur des forums dédiés aux questions de masculinité. Les observations des espaces de sociabilité et des activités de la Communauté – comme des séminaires ou des « sessions d'entraînement » à la drague dans des bars parisiens – viennent compléter ce matériau dont on ne doute pas de l'étendue. Cependant, le milieu enquêté et le dispositif méthodologique auraient gagné à être davantage présentés et contextualisés. À cet égard, on peut

regretter que la question de la relation d'enquête au sein de ce terrain exclusivement masculin ne soit que très peu abordée dans ce livre.

L'apport de la recherche est de montrer empiriquement que l'hétérosexualité masculine se construit non seulement dans le rapport hétérosexuel entre hommes et femmes, mais aussi dans les rapports entre hommes. En effet, les femmes sont les grandes absentes de cet entre-soi masculin. Elles sont pourtant constamment l'objet des discussions entre les membres de la Communauté, qui regroupe principalement des étudiants ou diplômés du supérieur – âgés de 18 à 25 ans – provenant des grands centres urbains. Ces jeunes hommes envisagent cet espace comme un substitut du service militaire, ou de toute autre institution permettant l'apprentissage de la masculinité, dont ils déplorent la perte. La séduction des femmes les motive à leur arrivée. Pourtant, elle n'est pas la finalité de l'exercice. Au fil de leur expérience au sein de la Communauté, les hommes du groupe apprennent à s'apprécier. Terme clé qui figure dans le titre de cet ouvrage, le fait de s'apprécier renvoie, d'une part, au fait de nouer des relations de proximité avec ses pairs et, d'autre part, à un processus d'évaluation mutuelle consistant à déterminer la position de chacun dans l'échelle de la masculinité. En bas de l'échelle, les débutants aspirent à améliorer leurs opportunités de rencontres sexuelles, mais leur progression dans le parcours communautaire les incite à se détacher de leur quête de l'amour et de la sexualité, dont ils relativisent peu à peu le potentiel d'épanouissement. À mesure qu'ils se désengagent de leur objectif initial, les membres s'impliquent de plus en plus dans la Communauté, par le temps et l'argent qu'ils lui consacrent, afin d'accéder au sommet de l'échelle où se situe l'Alpha Mâle. Figure de l'homme qui possède une parfaite maîtrise de son corps et de son esprit, ce mâle dominant est capable de contrôler ses sentiments amoureux ainsi que ses désirs sexuels. Capable de s'accomplir dans l'éloignement des femmes, l'Alpha Mâle ne subirait plus leur volonté mais serait en mesure de susciter le désir féminin lorsqu'il le décide, sans être à la

merci des opportunités qui se présenteraient à lui. Quand bien même les membres de la Communauté adhèrent à cette approche individualiste selon laquelle un Alpha Mâle aurait su prendre son destin en main indépendamment de son origine sociale, l'enquête révèle que cette aptitude à l'autocontrôle correspond avant tout à des dispositions inégalement distribuées entre les hommes.

En définitive, l'enquête au sein de cette Communauté qui entend réhabiliter la masculinité en façonnant des « Alpha Mâles » permet de saisir la fabrique de masculinités contemporaines socialement situées. L'auteure montre que l'élaboration d'une masculinité hégémonique nécessite la relégation de masculinités subordonnées, à la virilité incertaine.

Fiona Friedli -
Université de Lausanne, CRAPUL

Lignier (Wilfried), Pagis (Julie) - *L'enfance de l'ordre. Comment les enfants perçoivent le monde social*. - Paris, Seuil, 2017 (Liber). 320 p.
Figures. Annexe.

Fruit d'une riche enquête de terrain menée au sein de deux écoles primaires parisiennes¹, l'ouvrage de Wilfried Lignier et Julie Pagis nous plonge, sur près de 300 pages, dans un univers relativement méconnu et peu investi en France par les chercheur.e.s en sciences sociales : celui des perceptions enfantines du monde et de ses hiérarchies – de genre, de classe et de « race ». À partir d'entretiens collectifs, de questionnaires et d'observations de séances de jeux-débats réalisées avec des élèves de 6 à 11 ans, le sociologue et la politiste cherchent à comprendre comment l'ordre social vient aux enfants. Plus précisément, ils s'intéressent à la difficile question de la genèse des visions et des divisions de l'espace social, c'est-à-dire aux différents processus par lesquels les individus apprennent dès leur plus jeune âge à identifier et à classer les personnes, les comportements et les choses, et donc à (re)produire le monde social, ses structures et sa légitimité.

1. Situées dans le même quartier socialement « mixte » de Paris, les deux écoles présentent des caractéristiques différentes : la première, l'école A, se distingue de la seconde, l'école B, par un recrutement social plus populaire (49 % des enfants scolarisés ont un parent ouvrier ou employé contre 22 % dans l'autre école), ainsi que par une plus forte présence d'enfants de familles issues de l'immigration récente (44 % *versus* 29 %). Autre différence : l'école B dispense aux enfants une pédagogie alternative et anti-autoritaire – et rassemble de ce fait davantage la fraction intellectuelle des classes moyennes et supérieures.